

# Le petit héros de Haarlem

Texte de Sara Cone Bryant

Traduit par Élisée Escande

Très loin d'ici, près de la mer du Nord, il y a une contrée où le sol est plus bas que le niveau de la mer, au lieu d'être plus haut, comme dans les autres pays. Naturellement, les vagues envahiraient le rivage et submergeraient les villes et les villages, s'il n'y avait pas quelque chose pour les en empêcher. Mais ce quelque chose existe. Les industriels Hollandais ont bâti des murs, des murs très hauts et très larges, dans tous les endroits exposés aux ravages du flot, et ces murs tiennent la mer en respect.

Vous comprenez tout ce qui dépend de la solidité de ces murs. Les moissons, les fermes, même la vie des habitants. Les petits enfants eux-mêmes savent qu'une brèche dans ces murs est une terrible chose ; les murailles sont en réalité aussi larges qu'une route, et on les appelle des digues.

Près de la ville de Haarlem, si célèbre par ses tulipes, vivait un petit garçon nommé Hans. Il sortit un jour avec son petit frère pour aller se promener le long de la digue.

Ils allèrent loin, très loin, jusqu'à un endroit où il n'y avait plus de maisons ni de fermes, rien que des champs d'orge et des fleurs sauvages.

Hans était fatigué ; il grimpa sur la digue, et s'assit dessus ; son petit frère resta en bas, pour cueillir des violettes.

Tout à coup, le petit frère appela :

— Hans ! viens voir ! quel drôle de petit trou ! Ça fait comme des bulles de savon.

— Un trou ? Où ça ? demanda Hans.

— Juste ici, dans le mur, dit le petit frère. L'eau passe à travers.

— Quoi ? s'écria Hans.

Il se laissa glisser rapidement en bas, et regarda.

Un petit trou. Un tout petit trou, fermé par une goutte d'eau qui formait bulle.

— C'est un trou dans la digue ! s'écria Hans. Qu'est-ce que nous allons faire ?

Il regarda à droite, personne ; à gauche, personne ; en avant, en arrière, aussi loin que la vue s'étendait, personne.

Et la ville était si loin ! si loin !

Hans regarda le trou de nouveau. De petites gouttes passaient à travers : top, top, top.

Hans savait que l'eau agrandirait bientôt le trou, si on ne le bouchait pas, et alors ? ... Que faire ? Courir à la ville ? Les hommes étaient tous partis pour la pêche ; qui sait quand ils reviendraient ? À présent les gouttes s'étaient changées en un petit filet d'eau qui coulait régulièrement ; et tout autour du trou le mortier devenait humide. Soudain, Hans eut une idée. Il enfonça son index dans le trou (il le bouchait complètement), et dit à son frère :

— Cours vite, vite, Dieting ! Dis aux gens qu'il y a un trou dans la digue. Dis-leur que je le tiens bouché jusqu'à ce qu'ils viennent.

Le petit garçon comprit par le regard de son frère que la chose était grave, et il se mit à courir aussi vite que ses petites jambes pouvaient le porter. Hans, agenouillé devant le mur, avec son doigt dans le trou, le regardait courir et devenir de plus en plus petit.

Bientôt il parut à peine aussi gros qu'un poulet, puis ce ne fut plus qu'un point noir, puis, plus rien, et Hans resta tout seul, le doigt dans la digue.

Il pouvait entendre l'eau faire glou, glou, glou, de l'autre côté et, de temps en temps, une vague montait plus haut, et quelques gouttes d'écume aspergeaient les cheveux du petit garçon.

Peu à peu, sa main devint raide. Il essaya de la frotter à avec l'autre main, mais elle devenait toujours plus froide et plus raide. Il regarda vers la ville, la longue route blanche. Personne. Le froid monta le long de son poignet, le long du bras, et gagna l'épaule. Oh ! comme il avait froid ! Puis, des crampes et des frissons passaient à travers son doigt, jusqu'au coude. Il lui semblait qu'il y avait des heures que son frère était parti. Il se sentait si seul, et si, si fatigué !

La route était toujours déserte, à perte de vue. Il appuya sa tête contre le mur, pour se reposer. Alors il lui sembla entendre la voix de la grande mer, elle disait :

— Je suis l'Océan. Personne ne peut lutter contre moi. Qui es-tu, petit garçon, pour vouloir m'empêcher de passer ? Prends garde à toi, prends garde !

Le cœur de Hans battait à coups redoublés. Est-ce qu'on ne viendrait jamais ?...

Et l'eau clapotait contre les pierres, en murmurant :

— Je passerai, passerai, passerai ! et tu seras noyé, noyé, noyé ! Sauve-toi avant que j'arrive !

Hans eut envie de retirer son doigt. Il avait si peur ! Mais quoi ? Si le trou allait devenir plus grand, et faire rompre la digue ? Il serra les dents et renfonça son doigt plus avant.

— Vous ne passerez pas ! dit-il, et je ne me sauverai pas !

À ce moment, il entendit des appels. Loin, bien loin sur la route, on apercevait un nuage de poussière, et puis une masse noire qui avançait. Oui ! c'étaient les hommes de la ville. Il reconnut bientôt son père et leurs voisins. Ils portaient des truilles et des corbeilles, et ils couraient. Et tout en courant, ils criaient : « Bon courage ! Nous arrivons ! Tiens bon ! »

Un instant encore, et les voici. Et quand ils aperçurent Hans, pâle de froid et de souffrance et son doigt serré entre les pierres, ils poussèrent un grand hurra ! et son père le prit dans ses bras et frictionna ses membres raidis, et les hommes lui dirent qu'il était un vrai héros, et qu'il avait sauvé la ville.

Quand la digue fut réparée, ils revinrent tous à la ville, portant Hans sur leurs épaules en triomphe. Et aujourd'hui encore, on raconte à Haarlem l'histoire du petit garçon qui sauva la ville.